

Cyrille Simonnet



SANS QUEUE
NI TÊTE

Roman



CLIMATS

023783370

893

SANS QUEUE NI TETE



D4

1998-4559.

DU MEME AUTEUR

Le Musée-bibliothèque de Grenoble, 1987 PUG.

Culture constructive, 1992 Parenthèse.

Le Corbusier – le couvent de la Tourette, 1993 Parenthèse.

Le Béton en représentation, 1993 Hazan.

Imaginaire technique, 1997 Parenthèse.

Cyrille Simonnet

SANS QUEUE NI TÊTE

CLIMATS

DL-12 08 1998 33853

© Éditions Climats, 1998
34170 – CASTELNAU-LE-LEZ



Marie aime les fleurs.

Plus encore elle les cultive.

Elles envahissent la maison, mobilisant tout un bric-à-brac de pots et de bocaux divers, vases, cruches, baquets, aiguières, godets et autres récipients, jardinières éclectiques qui font en permanence ressembler ses quatre pièces à un cimetière un jour de Toussaint. Son salon est un jardin qu'elle retourne inlassablement, dessinant en permanence les motifs d'un kaléidoscope végétal, et certains jours on ne fait plus la différence entre le dedans et le dehors. Ses massifs en mottes dispersées présentent le même désordre que ses vases, et les feuilles mortes gagnent la maison tandis que s'échappent ses meubles à l'extérieur. Marie n'a pourtant pas de goût particulier pour la botanique. Ses passions ont quelque chose de compulsif et de divertissant à la fois. D'ordinaire, elle associe un peu tout avec n'importe quoi — *bellis major* avec *calendula prolifera*, *caryophyllus multiplex* avec *alcea vulgaris*, oléacées et liliacées, pavot et clématite, oreille d'ours et monnaie du pape —, malgré le conseil bienveillant des jardiniers radiophoniques. Elle règne en maîtresse sur ce petit monde d'oignons, de plants, de graines, de tiges, ordonnant les tuteurs, bordant ses allées, étiquetant ses

plantes. Elle taille, bine, bêche, sème, sectionne, désherbe, arrose, effeuille avec conviction, des journées durant, entre les départs et les retours de son mari Jean-Noël.

Jean-Noël est représentant en matériel d'étendage pour collectivités – l'appareil se réduit en réalité à un simple cordage de nylon embobiné par un enrouleur à ressort, mais il a été primé au concours Lépine – et passe ses semaines à sillonner les routes en quête d'une clientèle favorable. Marie l'aime avec la passion statistique et moyenne qu'ont les femmes pour leur mari au bout de sept années de mariage. Elle s'est habituée à lui, à tel point qu'elle ne fait plus de réelle différence entre ses présences et ses absences. L'univers floral est venu se substituer à l'univers amoureux, ce dont au fond Marie n'est pas mécontente, car parler aux fleurs et aux plantes lui procure du plaisir : elle a le sentiment qu'elles, au moins, l'écoutent. Ainsi Marie administre avec bonheur son petit domaine végétal, et bien qu'elle n'ait jamais véritablement compris comment les fleurs se reproduisaient, elle les appelle par leur nom familier et répond à toutes leurs exigences horticoles.

Marie est une mélancolique active. Née un jour d'équinoxe sous un signe ambivalent, elle passe son temps à méditer et à s'agiter, fabriquant cette sorte d'équilibre dynamique qui maintient éveillé tout en faisant rêver. Physiquement, elle occupe plutôt généreusement son volume corporel, au-delà des convenances canoniques dictées par la presse autorisée. Elle n'en a cure cependant, délaissant les avertissements contempteurs des magazines et de sa balance. C'est ainsi que, dans sa salle de bains où elle se toilette présentement avec distraction, elle se sent interpellée par la couverture de *Saine et Belle*. La revue affiche son menu : un test de poids et mesure, un régime en guise de solution et la photographie d'une éternelle abstraction féminine, portrait de la gagnante

improbable. Pourtant, entre toutes les fleurs, Marie est peut-être celle qui souffre le moins de toutes ces injonctions publicitaires. Son corps, rarement troublé par les images, s'est fait une philosophie de ses petits plis excessifs. Elle vit harmonieusement sa circonscription physique, dont la répartition se mesure avec bonheur jusqu'aux extrémités, des joues aux mollets, des hanches aux poignets. Comme elle estime cela bien suffisant, elle finit de s'éponger le ventre, se laissant envahir par le frisson continu que provoque l'eau tiède sur sa peau fraîche, comme une basse fréquence bénéfique.

Pendant ce temps, à bien des kilomètres de sa maison, de son jardin et de son épouse, Jean-Noël roule des heures paisibles sur le macadam, au volant de sa six cylindres-en-V, récente acquisition de couleur verte et de marque BMW qu'il a dû néanmoins acheter d'occasion. Jean-Noël gagne relativement bien la vie du ménage grâce à son commerce de sèche-linge. Et s'il ne peut encore s'offrir la version neuve de la berline, il sait cependant entretenir une maîtresse, fille au passé incertain qu'il a recueillie un soir au cours de ses tournées. Elle porte le joli nom de Karine, compensant par cet exotisme nominal le charme contrarié qu'elle affiche au quotidien. Elle n'a certes pas l'ovale délicieux du visage de Marie, elle n'a pas ces petites rougeurs de timidité qui l'envahissent parfois, ni cette naïveté téméraire qui l'avait séduit sept ans auparavant au point de se marier le mois suivant leur rencontre, — mais elle possède une poitrine compensatrice de toutes les lassitudes de l'existence, gonflée comme une misaine. La magique combinaison 99-69-99 l'a convaincu que la vie valait vraiment la peine d'être vécue. Il a depuis repris goût à son métier, persuadant désormais sa clientèle avec un bon sens commercial aiguillonné par son opulente passion.

L'écuyer cabriole à vive allure, car il vient d'achever une tournée et se prépare à toucher son tiercé amoureux dans un désordre qu'il imagine avec gourmandise. Quand Jean-Noël pense à Karine, il procède par quartiers, un peu comme chez le boucher. Il sélectionne la cuisse, le ventre, les hanches, les seins, le jarret, le pied. Au contraire de sa femme dont il ne perçoit que le halo galbé du corps, poupin et vaporeux comme dans les tableaux de Renoir. Il trouve au fond cette dissymétrie harmonieuse, comme si la part de honte qu'il ressentait malgré lui se trouvait amoindrie par cette complaisance esthétique. Rajoutons que le corps de Karine ressemble aux syllabes de son nom. Elle est carrée de tête et d'épaule, mais a quelque chose de spécifiquement slave dans la poitrine et les hanches, houleuses, roulantes comme une marée. Cette géographie paradoxale a promptement séduit Jean-Noël et assez vite il a su faire de cette poule égarée une maîtresse honorable. Ses revenus ont certes des origines douteuses. Elle continue de fréquenter un obscur réseau de marginaux économiques et politiques, mais Jean-Noël fait abstraction de cette part d'ombre, se concentrant exclusivement sur les seins et le nombril de sa maîtresse.

Confortablement assis dans sa BM, Jean-Noël avale les kilomètres de bitume comme on avale un ruban de réglisse, avec gourmandise, sans précipitation.

— Un peu de vitesse !

Le paysage se déforme dans un mouvement de mutation géologique accélérée. Au bord de la route, le défilement ultra-rapide de la végétation compose une vibrante déclinaison chlorophyllienne. Au loin, les collines tendues du Vivarais avec leurs greffes boisées sont comme de la pierraille envahie de mousses et de lichen. Plus loin encore, les massifs brumeux disputent leur relief à ceux des nuages. Et au-delà, dans le lointain du ciel, dans l'aveuglante clarté des vapeurs

atmosphériques, cette fois immobile et rayonnante, et comme collée au pare-brise : Karine ! Jean-Noël émet une petite grimace de bonheur intime, sourire à l'intérieur et rictus à l'extérieur, niaise et secrète gaieté qui tend l'abdomen, plisse les joues, provoque des murmures chantonnés et ranime des joies enfantines. Car là, c'est pure passion. Karine est une immense friandise, sucrée, fourrée, intarisable, que Jean-Noël lape à pleine bouche, croque à pleines dents, jusqu'à s'en mettre partout. Quelques centaines de kilomètres encore, quelques départements à traverser, et il arrivera enfin, prêt à déguster le fabuleux bonbon. En attendant, le moteur fait son office, agitant ses pistons à une vitesse insoupçonnable. Pied au plancher, la berline file comme un bolide, dévorant les insectes, affolant les hérissons. Rien ne peut résister à la puissante destinée de Jean-Noël et de sa monture.

Karine loge dans ce type d'appartement que la nomenclature administrative identifie sous le sigle « F2 ». C'est-à-dire qu'elle habite un 2p.-cuis.-s.d.b., av. W-C sép. et nbr. plac. Dans ce cadre, elle a su installer quelques meubles adaptés à ses usages, modestes. Un bel ensemble en bois mélaminé et en formica pour la cuisine, au ton acajou atténué par l'attaque des graisses et des fonds de casserole, un « salon » pour le salon, option similicuir avec accessoires – cendrier façon selle et repose-pied à bascule – et une panoplie complète de chambre à coucher pour la chambre à coucher. « Chambre à coucher... » Alors qu'enfin il approche de l'adultérine étape, Jean-Noël perçoit dans cette distinction d'architecte un volume expérimental au rendement spectaculaire. Quelle cabriole ne peut-on y faire ! Depuis qu'il se frotte à Karine en cours de tournée, il a plusieurs fois chaviré dans cet espace, mais toujours sa valeureuse maîtresse, indégonflable bouée, le ramène sain et sauf à la surface. Il repart souvent dans un état

de naufragé, mais il revient toujours, comme aujourd'hui, fort et fier comme un maître nageur. Pour l'heure et mieux vêtu, le commerçant manœuvre sa berline pour se ranger au pied du grand cube blanc de la résidence où devrait l'accueillir sa confortable compagne, généralement déjà apparue au balcon. Mais ce jour-là : pas de Karine au balcon. Prévenue pourtant comme à l'habitude – visite programmée dès la précédente, tût-tût à l'arrivée –, elle manque au rituel, ce qui inversement ne manque pas de tracasser le prétendant dans la seconde même où il lance un bouquet de flèches en direction de la chair bien-aimée. Frustré mais non désarmé, il escalade les soixante-quatre marches qui le séparent encore de sa récompense. Pourtant, arrivé au seuil de la porte, il se retient de tambouriner. Des éclats de voix portent jusque sur le paillason. Perturbé cette fois, Jean-Noël colle l'oreille au judas.

– Tiens! Prends ça...!

Il se protège, comme s'il allait recevoir le coup. Il distingue une voix d'homme.

– Non, pas ça!

La même voix, toujours. Jean-Noël comprend de moins en moins, il prend peur, de plus en plus. Il y a des bruits, bientôt plus explicites que le dialogue : Clac! Boum! Vlan! Et puis le son mat et creux d'un coup dur sur un corps tendre. « Poc! » Le message devient intimidant. Suivi dans la seconde d'un écroulement bien perceptible; le choc est une signature. « Un meurtre! » se dit Jean-Noël. « Mon Dieu! » Ce murmurant, il choisit le parti de reculer. Mais à peine fait-il demi-tour que la porte s'ouvre. Karine, échevelée, essoufflée, dépoitraillée, le retient bruyamment.

– Jean-No, crie-t-elle, pas le temps de t'expliquer. Chou, il y a un problème aujourd'hui!

– Que... que... que... bégaye le représentant.

– Jean-No, je t'expliquerai plus tard. Il ne faut pas que tu restes ici. Le frère va venir... Vite! Rends-moi un service.

Derrière la porte entrouverte, il aperçoit avec effarement la silhouette d'un corps étendu, du moins le croit-il. En même temps, Karine, se retournant, se saisit précipitamment d'un paquet informe. Emballage de papier journal, comme un poisson au marché. Sans plus d'explication, elle lui tend la marchandise en lui enjoignant de la conserver avec lui quelque temps, précieusement.

— Il ne faut surtout pas que l'on trouve ça chez moi mon amour ; c'est une question de vie ou de mort !

La figure de Karine exprime un authentique effroi.

— Jean-Noël, je t'en prie, prends ça, garde-le, c'est un témoignage important. Ne m'appelle surtout pas. Attends quelques semaines. Je ne sais pas ce qui va se passer. Pars vite ! J'ai abîmé un des frangins. L'autre ne va pas tarder !

Elle ajoute cela en repoussant son visiteur vers l'escalier et en lui passant d'autorité l'objet, comme le témoin d'un relais vivement disputé. Une fois encore, Jean-Noël essaye d'attraper le regard de Karine, mais elle manifeste trop d'affolement. Sa forte poitrine lui fait en cet instant un bouclier que l'amant affolé perçoit comme une parure sublime, mais interdite. Devant tant de précipitation, l'amant, interloqué, ne sait que dire. Il n'en a pas le temps d'ailleurs. Son vilain paquet à la main, chassé comme un voleur, lui qui venait à la fois en dominateur et en libérateur, il ressent une pointe d'humiliation lui piquer le siège, ce qui l'incite à déguerpir.

Il se dit dans sa tête : « Karine ! Mais pourquoi ? Karine... » Comme un automate, il remonte dans sa voiture et exécute ses premières manœuvres quand il aperçoit un individu marcher à vive allure dans sa direction. Le frangibus ! Pris de panique, il démarre en trombe, inquiet pour lui aussi bien que pour son automobile. Il vit dans le pur instant, et le pur instant c'est le volant, l'accélérateur, le pare-brise, sa seconde nature en somme. Grâce à quoi il commence à maîtriser la situation. Enfin, au bout de quelques

kilomètres, il croise le premier panneau indicateur d'auto-route, et fait sauter toutes les ficelles qui le sanglent depuis une heure environ. Il se met alors à vociférer dans la voiture.

Marie a fini sa toilette et se regarde dans la glace. Ce qu'elle préfère chez elle, c'est la peau, blanche, duveteuse, membrane souple et accueillante pour ses formes. « Gourde! » se dit-elle en parlant au miroir. « Il faudra que tu te décides un jour ou l'autre à faire un de ces régimes. » Elle ajourne cependant, s'offrant le répit que lui accorde la relative satisfaction qu'elle a à se regarder dans cet appareil. Nue, elle est vraiment belle, désirable – c'est ce que dit son miroir. Au siècle dernier, elle eut été affectionnée par toutes les académies de peinture. Une nudité bâtie, charnue, blanche, ronde, gourmande, rehaussée par la cerise rouge des lèvres, par le pamplemousse des seins, les yeux pétillants, le ventre lesté d'amour, les bonnes fesses, l'ample fuseau des cuisses. Un Renoir, effectivement. « Dans quoi vais-je envelopper tout ça? » Elle choisit une robe à fleur : elle n'a d'ailleurs que cela. Mais, professionnelle, elle opte pour un assortiment de saison : narcisses, dahlias, iris et immortelles, agrégés en longs épis chromatiques. Ces couleurs l'enrichissent et son sourire éternel, au milieu de ce parterre, lui donne l'allure d'une grande poupée de bonheur. Marie chante sa bonne humeur, comme dans une comédie musicale. D'une pièce à l'autre, d'un bouquet à l'autre, elle valse et fredonne, joyeuse, bonne, innocente.

Jean-Noël doit-il rentrer ce soir ou demain? Elle ne sait jamais : lui non plus, parfois il oublie même de prévenir. Qu'importe, c'est sa vie, son autre vie, qu'elle ne connaît pas sinon par ses récits commerciaux, qui l'ennuient passablement. Que fait-il de ses soirées? Qui voit-il? Quelles rencontres? Parfois Marie s'interroge, mais elle s'en moque un peu, car pour elle Jean-Noël n'existe réellement que le week-

end, à la maison. Elle aussi a déjà songé qu'elle pourrait faire des rencontres. Oui mais lesquelles? Le facteur? Le boulanger? Le fleuriste? Bernard, le mari de sa voisine? Elle s'amuse en passant ces têtes en revue, trop à leur place pour alimenter ses fantasmes. Car sa sexualité, ni perverse, ni passionnée, serait plutôt du genre aérien, cotonneux. Elle est *ouatée* : c'est elle qui a trouvé le mot, un jour qu'elle se perdait dans des conjectures lexicologiques relatives à son bonheur physique. Elle a certes des désirs de contact, parfois violents, mais toujours elle s'échappe vers des nuages et se plaît à flotter dans un milieu second, consistant et abstrait à la fois, épais comme un édredon, et pourtant léger comme un nuage de duvet. Alors elle s'endort : ces pensées l'assaillent en général au moment de se coucher.

Jean-Noël se calme bientôt. Il se sent comme protégé par la sorte d'irréalité provoquée par la vitesse sur l'autoroute. Déjà, il est chez lui. Des repères familiers et scientifiques le rassurent : glissière, bandes blanches, bande d'arrêt d'urgence, cataphotes en pointillé. Mais pour autant, la cervelle est active, elle émet encore des sifflements : il ne comprend pas ce qui lui arrive. En 41 ans de vie – si vite passés certes, mais marqués des grandes expériences de tous les âges : un peu de bêtise, un peu de méchanceté, un peu d'émotion, un peu d'ennui, jusqu'à sa découverte des hommes à la caserne, jusqu'à son mariage, durant ses commerces, durant ses repos enfin –, il n'a jamais vu ça. Ce qui le perturbe le plus, c'est l'immédiat. Que va-t-il raconter à Marie par exemple? Quelle histoire! Et le petit paquet, là? D'un geste prudent, il glisse la main vers le mystérieux et piteux emballage. Pareil à un amoureux timide, il pose avec précaution la paume sur la chose, et resserre tout doucement les doigts autour de cette forme étroite, tout en maintenant l'œil rivé sur la route. Lorsque Karine lui a tendu le paquet,

son regard paraissait suppliant ; il avait promis, affolé et paralysé de peur. À ce moment précis, le poids de l'objet, un bon kilo, lui avait fait immédiatement songer à une arme. Un pistolet ? Ce seul nom l'avait glacé. Pourtant il n'en a pas vraiment la forme. Et maintenant qu'il manipule l'engin, il éprouve la plus grande perplexité. À dire vrai, il ne sait plus. Comme il y a bien longtemps, il donne sa langue au chat. Avisant une aire de repos à 500 m, il engage alors la voiture sur le bas-côté et s'enfonce doucement dans le sous-bois autoroutier, curieux comme une fillette.

– Une biroute !

Jean-Noël ouvre des yeux ronds et lâche un formidable éclat de rire, nerveux mais enjoué. Quelle drôle d'idée ! Mais qu'est-ce que ça signifie ? Rassuré – ouf ! –, il reprend ses esprits et le volant. Rien de bien compromettant dans un tel objet. Malgré tout, il demeure affecté par cet épisode qui l'a essentiellement privé de sa récompense hebdomadaire. Tout compte fait, la scène aurait pu tourner à l'aigre. De vrais gangsters, de vraies armes, un vrai meurtre, qui sait ? Il avait joué le rôle du témoin, il aurait aussi bien pu faire le cadavre. Néanmoins, il se sent et se sait complètement étranger à cette histoire. Il a toujours eu soin de dissimuler à Karine la quasi-totalité de son état civil. On ne saurait être trop prudent. Elle ne connaît de lui que son prénom, sa voiture – mais peut-être a-t-elle relevé le numéro ? –, ses perversions, et son physique, tout de même : grand, fort, ventru, barbu, poilu. « Qu'est-ce que je vais bien faire de ça », se demande-t-il alors en regardant obliquement l'étrange cadeau de Karine. Son véritable problème est : faut-il en parler à Marie ? Bientôt, dans le silence des kilomètres parcourus, il ne pense plus qu'à ça. Marie... ! Le cœur gonflé, l'estomac serré, il roule toujours en direction de la maison, bien calé dans son siège et entre les glissières de l'autoroute, mais de moins en moins

sûr de la conduite à tenir. Cette bite en pierre posée à côté de lui a de plus une manière insolente de le regarder à travers la déchirure du paquet. Il se sent encore menacé, cette fois dans sa conscience d'époux que son retour rend de plus en plus envahissante. Régulièrement, à l'approche du foyer, il traverse cette zone de remords qui le saisit par les organes et provoque une brusque suée au niveau de son col de chemise. Mais à présent, il vit une contradiction que ses réflexes humoraux n'arrivent plus à résoudre. Il est pris d'angoisse. Pour une fois, il n'a rien à se reprocher, n'ayant pu approcher sa maîtresse, s'étant même fait vertement éjecter. Logiquement, il pourrait retourner à Marie dans un bel élan de prodigalité, gonflé par une frustration d'amant devenue démonstration d'honnêteté. Au sens propre : retour du refoulé. Et pourtant une charge énorme pèse sur lui, une boule épaisse lui obstrue la gorge. L'hypocrisie habituelle dont il s'affuble en fin de semaine comme d'un survêtement le serre de partout, à la taille, à la poitrine, aux épaules. Il est partagé entre un désir de tout avouer et de tout détruire. Perdre Karine lui paraît aussi difficile que de se séparer de sa voiture. Quant à Marie, son essentielle bonté ne mérite pas d'être abîmée par de si misérables aveux. Vertueux plus que cynique, Jean-Noël continue de vouloir la protéger, par amour au fond plus que par prudence.

Tourmenté dans ses contradictoires pensées, il ne projette nul plan, n' imagine nul scénario, uniquement attristé par le drame qu'il se répète. Car Jean-Noël est au fond un esprit assez simple, une nature façonnée par l'indécision et le rejet des complications. Ses refuges sont : sa voiture, la chambre de Karine, les fleurs de Marie. Ou le lendemain, quand tout va mal : il pratique ainsi la procrastination. Mais à présent, alors que tout se resserre et rien ne se recompose, il se sent abattu. Son auto le ramène trop vite à la maison. Il éprouve